

Des baraques dans une clairière et la peur de l'expulsion pour quotidien

Une quinzaine de familles vivent dans l'un des six bidonvilles de Champs-sur-Marne, sans pouvoir scolariser leurs enfants



Sur une corde à linge tendue entre des troncs d'arbre, deux paires de baskets encadrent trois vestes d'homme. Doïna compte sur le soleil d'octobre pour activer le séchage du linge mal essoré. Stefan, son mari, tirera de ces vestes quelques euros pièce en vente directe sur un marché ou dans son réseau de friperies. Non lavées, elles -vandraient moins car la crasse et la puanteur des poubelles font fuir le chaland. Alors, même s'il faut aller chercher l'eau à un quart d'heure de marche, frotter à la brosse dans une bassine posée au sol, Doïna ne rechigne jamais. Cela ne viendrait même pas à l'esprit à cette quinquagénaire qui, du plus loin qu'elle se souvienne, n'a connu que le labeur. " *La terre, la culture, les enfants en Roumanie. Ici les poubelles.* " Ses doigts gonflés racontent sa vie mieux que ses mots.

Stefan a lui aussi la main large du travailleur et l'ongle noirci par les centaines de poubelles fouillées chaque jour, de sacs palpés, éventrés ; des chariots à roulettes bondés traînés depuis l'autre bout de la banlieue. " *Samedi, Barbès ; dimanche, Montreuil ; lundi, Clignancourt...* " Sa tournée est rodée, méthodique. De 7 heures à 18 ou 19 heures, il fouine, en quête de tout ce qui se revend. Lui et les siens sont plutôt textile, sacs, chaussures ou fils électriques à dénuder le soir autour du feu du campement. Le cuivre est un marché intéressant, certes, mais la concurrence est rude. Ainsi va la vie du couple et d'une cinquantaine de Roms roumains installés dans l'un des six bidonvilles de Champs-sur-Marne (Seine-et-Marne).

Dans la cabane de Stefan et de Doïna, des petits tas attendent l'heure du tri. Mais l'œil ne s'y attarde guère, vite attiré par une étagère de fortune recouverte de plusieurs napperons avec dessus ces petits riens qui égayent " *la baraque* ", selon l'appellation donnée à leur cabane par les Roms d'ici. A côté des -fioles remplies d'un fond d'eau de Cologne ou d'après-rasage, une chaussure à talon aiguille en plastique rose fuchsia trône, produit 100 % kitsch sorti d'on ne sait trop où ; l'objet semble fasciner Stefan, symbole du monde du luxe et du beau, où il n'aura jamais sa place, vu la manière dont s'écrit son destin. Un univers inaccessible qui commence quand il atteint l'orée du bois où se cache son bidonville, le monde des magasins, des lumières.

Esthétique trompeuse

Sa bicoque de planches au plafond de tôle doublé de bâches et de chutes de tissu ne dépasse pas les 12 m². Au fond, il y a le lit ; d'un côté, l'âtre, de l'autre, le réchaud à gaz. La disposition est identique dans la quinzaine de cabanes voisines, regroupées dans une clairière. Là, des pères, des mères, des enfants se battent depuis l'été pour

survivre, avec au-dessus de leur tête l'épée de Damoclès de l'expulsion, autorisée par un juge, mais pas avant deux mois à compter du passage d'un huissier, venu la semaine dernière. Enfin, si la décision du juge est respectée.

A côté de la cahute de Stefan, il y a celle de Margareta, d'où sortent quelques volutes de fumée ce 14 octobre. La femme supervise la cuisson des sarmale, ces feuilles de chou farcies au porc et au riz sur lesquelles son petit dernier, 3 ans, lorgne goulûment. C'est jour de fête au bidonville, la fête de la protection de la Vierge Marie, "*Paracheva*", expliquent-ils en montrant des images pieuses orthodoxes.

Sous le vernis festif suinte une grande misère. Une précarité extrême que ce groupe de Roms venus du sud de la Roumanie a habillée d'une esthétique un instant trompeuse. Margareta est cardiaque. Elle a peur de mourir, comme son père, dans la fleur de l'âge et n'a rien de plus précieux qu'un sac plastique bourré de médicaments, pendu à un crochet. Un trésor qu'elle surveille même en cuisinant, l'autre œil sur la photo de Jésus. Dans la cabane voisine, Maria aussi a son sac à pharmacie, "*pour la bronchiolite d'Anna*", dit-elle, en montrant la Ventoline et les joues fiévreuses de sa petite dernière. En cas d'expulsion par la police, ces sacs-là, comme les papiers, sont les plus importants à sauver. Mais parfois la police ne veut rien entendre. C'est déjà arrivé aux deux mères.

Alors Maria et Margareta se tiennent prêtes. Après respectivement neuf et six ans de présence en France, aucune d'elles ne peut dire combien de fois elle a été expulsée, un "*oh là, beaucoup, beaucoup*" que François Loret, militant du collectif Romeurope, traduit en statistiques. "*Sur la zone du Val Maubuée - à Marne-la-Vallée - , on a connu 69 expulsions depuis 2012. Ce qui signifie que chaque personne en a vécu 15 en moyenne.*" Denys, 20 ans, fils de Maria et de Constantin, serre les dents à ces souvenirs.

" J'étais petit, mais je me rappelle "

Même Vassil, son petit frère, a développé une stratégie de résistance. Quand il va à l'école, il y laisse son cartable et ses cahiers. "*Une fois, les policiers ont cassé toutes mes affaires... J'étais petit, mais je me rappelle*", observe le gamin, dont les 11 ans ont presque fait de lui un adulte. Pour le collège, il attend. "*J'aimerais y aller, la maîtresse a dit que je pouvais, mais je sais pas, moi*", observe-t-il. Sa mère, qui entend, prend un air suppliant : "*S'il vous plaît, école... Ecole pour mes enfants.*"

Dans ce bidonville-là, pas un des gamins n'est scolarisé. La ville, qui a d'abord traîné des pieds, "*les a inscrits à l'autre bout de la commune en facturant la cantine plus de 14 euros par jour, sous prétexte que les familles n'ont pas de domiciliation légale ici*", déplore François Loret. Les associations ont pu en faire inscrire ailleurs, comme Vassil, qui a suivi une partie de sa scolarité en primaire à quelques stations de RER, dans la ville où son père a un temps travaillé la fripe. "*Là-bas, y a que la maîtresse qui sait que je vis dans une baraque dans les bois*", confie le gamin, dont les yeux s'allument au souvenir de l'école.

Pour pallier ce manque, une association, Scolarom, travaille sur les bidonvilles du secteur. Hier subventionnée par le conseil régional d'Ile-de-France pour assurer

une préparation des enfants à l'école, à la culture écrite, elle a vu ses fonds coupés par la majorité Les Républicains, sous les applaudissements du Front national. Pourtant, Andrea, 6 ans, jamais scolarisée encore, aurait aimé découvrir ce nouveau monde dont les plus grands disent tant de bien ; un univers " où on lit et on écrit ", résume Vassil. Un monde qui seul pourrait sortir Nikola, Dino ou -Denissa de la spirale de la misère.

Stefan, lui, a laissé ses enfants en Roumanie : " *Je suis venu pour payer leur école là-bas, préparer leur avenir* ", résume celui qui pensait travailler dans le bâtiment. Après avoir eux-mêmes perdu leur demeure roumaine à cause d'inondations, Maria et Constantin aimeraient bien que leurs enfants puissent posséder un jour une vraie maison. D'ailleurs Vassil rêve en silence de devenir maçon, lui qui dit n'être jamais entré dans la maison d'un copain et ajoute, interrogatif : " *C'est comment dedans en France ? Dehors, je sais, j'ai regardé les maçons construire.* "

Pour l'heure, le gamin aide chaque jour sa mère à ravitailler en eau le bidonville. " *Des gens des commerces nous laissent remplir et on rapporte à vélo, dans les poussettes ou les chariots à roulettes de courses* ", raconte Vassil qui enchaîne ensuite avec le ramassage du bois mort pour le feu.

M. B.

© Le Monde

◀ **article précédent**
571 bidonvilles ignorés de tous...

article suivant ▶
A la barre, plongée chez les Merah...